que la suite du péché originel, il n'y a d'espoir que dans un produit où Dieu aurait en quelque sorte déposé le don de guérison. Ce remède universel trouvé, l'homme peut espérer vivre trois cents ans![1]

Citons ce trait d'Ambroise Paré : « Je diray avec Hippocrate, père et auteur de la médecine, qu'aux maladies il y a quelque chose de divin, dont l'homme ne saurait donner raison... Il y a des sorciers, enchanteurs, empoisonneurs, vénéfiques, méchans, rusez, trompeurs, lesquels font leur sort par la paction qu'ilz ont faicte avec les démons qui leur sont esclaves et vassaux, soit par moyens subtils, diaboliques et incogneus, corrompant le corps, l'entendement, la vie et la santé des hommes et autres créatures »[2]. Vers 1600, deux ouvrages furent répandus, dans lesquels les maladies étaient traitées d'après leur prétendue origine démoniaque : le *Traicté de l'Épilepsie* de Jean Taxil (1602) et l'*Épitome des préceptes de médecine* de Pierre Pigrai (1606)[3].

Les chirurgiens ne pensaient pas autrement que les médecins. En 1594, Guillemau, premier chirurgien de Henri III et le meilleur élève de Paré, écrivait : « Nous estimons les plaies plus humides, pourrissantes et phagédémiques, celles qui se font en pleine lune ; celles-là plus sèches et, par conséquent, plus proches de la santé, celles qui sont faites en lune décroissante[4]. »

Il n'est donc pas étonnant de voir les autorités ecclésiastiques fulminer contre les abus de cette médecine astrale[5].

Enfin, voici que l'alchimie, qui cherchait à fabriquer l'or par la transmutation, eut un essor considérable à la Renaissance. Van Helmont en est un des représentants les plus typiques : n'aurait-il pas réussi plusieurs fois l'opération? Certains utopistes s'adonnent à la recherche de la nouvelle essence, celle qui allierait le pur matériel et le pur spirituel, et qui serait le principe de vie[6]. D'autres s'attaquent à la génération spontanée et la vogue de l' « homunculus » fut grande au XVIe siècle[7].

1. Excellent exposé dans P. NÈVE DE MÉVERGNIES, *Jean-Baptiste van Helmont, philosophe par le feu*, pp. 189-196, Liège et Paris, 1935.
2. C. D'ESCHEVANNES, *La vie d'Ambroise Paré*, pp. 50-51, Paris, 1930. Robert Flatt, célèbre médecin anglais du XVIIIe siècle, partageait encore cette opinion. C. G. CUMSTON, *Histoire de la médecine*, trad. Dispan de Floran, p. 323, Paris, 1931.
3. R. YVE-PLESSIS, *op. cit.*, p. 96.
4. P. SAINTYVES, *op. cit.*, p. 154. Dans ces conditions, on comprend que la statistique du XVIe siècle accuse une mortalité élevée. Paracelse déclare n'avoir sauvé qu'un patient sur mille. A la fin du même siècle, l'Italien Mercuriali nous dit que la mortalité atteignait encore quatre-vingt-dix-neuf pour cent. C. G. CUMSTON, *op. cit.*, p. 316.
5. Notamment en 1604 au deuxième concile provincial de Cambrai (Z. B. VAN ESPEN, *Jus eccles. univ.*, t. II, p. 1346, Louvain et Bruxelles, 1700). Le 12 février 1632, l'archevêque de Cambrai et les évêques suffragants s'en plaignent à nouveau (Archives de l'État à Namur, *Conseil prov.*, liasse n° 39).
6. C. G. CUMSTON, *op. cit.*, p. 300.
7. R. F. ALLENDY, *op. cit.*, pp. 63-65 et 123.